

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger ENZLER

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 54-57

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Commencer une chronique, c'est tout un problème. « Comme d'habitude », « je vous ai quittés... », ont été employés par quelques-uns de mes prédécesseurs ; l'« aubépine saxatile » elle-même a déjà été mise à contribution ! Que choisir ? Je crois que le plus simple serait d'omettre le début. D'ailleurs, « dans les circonstances actuelles », et vu l'accroissement des difficultés de ravitaillement de la matière grise et la repénurie du papier, c'est le meilleur parti à prendre. Sautons donc le commencement, et précipitons-nous sur le premier événement historique de la saison : les représentations de *L'Avare*. C'est une pièce qui a été jouée ici, au Collège, par ces messieurs de l'Agaunia. Le succès en fut immense. Pour une foule de motifs intimes que tout le monde connaît, je ne puis m'embarquer sur le sous-marin de la Critique, et je suis réduit à la nécessité de citer, des louanges unanimes de la presse, celle qui

me paraît la plus concise. Ça doit être tiré d'un « New-Chronicle » du Nouveau-Monde :

«... *L'Avare*, yes, il fut joué donc par ce dit Collège. Mr. Bigscarpfin, spécial envoyé de nous, écrit à nous : J'ai venu à S. Moriss, very well, le théâtre il était commencé. Mais alors je ne compris pas du tout, very well, et je demandais à Freudweiler, qui est le collègue du « Sion-Gazett », s'il comprendre le business. Mais alors il dit il comprenait pas du tout, very well, non plus, et il passa à moi after any days le « Collège-Chronicle ». Voaci : Précipitons-nous sur le premier événement historique de la saison : les représentations de *L'Avare*. C'est une pièce qui a été jouée ici, au Collège, par ces messieurs de l'Agaunia. Le succès en fut immense. « I remain, Mr Redactor, your, etc.. »

Il y a peu de choses à ajouter à un jugement si péremptoire. On peut tout juste insinuer que Zum Hofen (c'est son nom d'hiver) dépassa tous les autres acteurs par la hauteur de son talent et la longueur de son nez, que Valère a un physique consolant, qu'Elise Michetti possède un charme aussi indéniable qu'inattendu, et que les airs enflammés de Cléante ont fait autant de fumée que de feu. A noter, pour les non-initiés, que Maître Jacques, prodigue en conseils judicieux, aida puissamment M. Paul Pasquier pour le fin du fin de la mise en scène et contribua fort au succès de l'entreprise. C'est à peu près tout ce qu'il y a à dire, car vous aurez remarqué vous-mêmes que Maître Simon-Banane se donnait une apparence plus bossue que d'habitude, que La Flèche était très acérée et que Frosine, c'était moi.

Mardi-gras, le Collège s'en fut à Bex voir *Correspondant de guerre*. Ce film plut d'autant plus que Bouillocc, très versé dans ces histoires de matériel, se chargea de nous l'expliquer à la sortie. Soyons-lui reconnaissants, puisque ces éclaircissements nous ont donné, à nous les acteurs retenus à St-Maurice par notre devoir d'état, une idée de ce film. La fin des réjouissances de Carnaval, pour ces mêmes acteurs, fut le traditionnel souper du mardi soir. Comme la fatigue et le poids des lauriers nous empêchèrent de manger, nous nous repûmes de rhétorique : le clou de la réception fut, sans contredit, l'allocution de M. le Chne Terraz (décors), dont la péroration recueillit une immense gerbe d'applaudissements.

Et l'aube jaunâtre du Carême se leva sur nous. Jean Bernasconi et les autres mystiques l'accueillirent avec une joie transparente. L'allégresse plus discrète avec laquelle le commun des mortels se livra derechef aux jouissances intellectuelles eut cependant sa récompense. Messieurs les physiciens, par exemple, trouvèrent leurs délices à l'audition d'une causerie du dénommé Gassmann, sur Psichari : de longs silences habilement ménagés leur permirent d'assimiler sans peine la substantifique nourriture. Heureusement pour nous — ceux des très hautes classes —, la persévérante bonté de M. le Recteur nous gratifia encore d'une belle conférence : le R. P. de Ménasce, O. P., professeur à l'Université de Fribourg, intéressa vivement

tous ses auditeurs en leur parlant de la Mission du Japon. Suavement, comme toujours, M. le Chne Viatte introduisit le conférencier.

Voilà pour les joies du Carême. Passons délicatement sur les douleurs. La plus sensible au cœur de nos estomacs fut l'insistante réclame que les journaux font, ces temps-ci, aux nouvelles restrictions alimentaires. Même Jacques Pitron, ce jeune homme si tranquille, si posé, se livra délibérément au désespoir et déclara qu'il allait partir (sur-le-champ) à la conquête d'un monde meilleur (les initiés croient qu'il s'agit de la lune). Pour moi, je me demande ce que vont faire quelques-uns de nos chers condisciples d'Outre-Sarine et l'un ou l'autre de nos braves Suisses romands ; si je ne devais pas déjà des excuses à de Gottrau, c'est à lui surtout que je penserais.

Et revenons aux joies. Le printemps s'annonce ; le printemps ! cette époque chavirante qui baigne nos âmes rafraîchies d'une mélancolie inusitée, cette page de l'année que l'on tourne en tremblant pendant que notre cœur s'entr'ouvre doucement à l'air irrisé du matin... « Et vous frissonnez — je cite — comme un âne qui disséquerait une grenouille au gazouillis charmant des taupes crasseuses. » N'empêche qu'il fait encore rudement froid le matin !

Il faisait bien beau pourtant, dans nos cœurs et au dehors, le 26 février. Jour de congé, oui, mais pas comme les autres : nous avions le grand plaisir de fêter, en même temps, les cinquante ans de Son Excellence et le vingt-cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale. La matinée fut marquée par un lever exceptionnellement tardif et une Messe pontificale solennelle. Après dîner, au corridor de l'Abbaye, nous présentâmes à Monseigneur une aubade dont le programme avait été minutieusement établi par les soins de M. Revaz. C'est l'orchestre qui commença, sous la sensible, fine, nuancée et délicate direction de M. Marius Pasquier. M. Revaz fit faire à ses fanfarons des prouesses jusques alors inouïes, et le chœur chanta avec docilité, donc avec un art consommé, puisque c'est à M. Broquet qu'il obéissait. Il faut féliciter Freudweiler (de la « Sion-Gazett ») pour l'accent de vérité et de simplicité avec lequel il exprima à Son Excellence ce que nous ressentions tous. Et quel beau timbre de voix, mes amis ! La belle allocution de Monseigneur, si amicale, si près de nous, trouva un écho dans tous les cœurs. Et j'espère que le sourire confiant et respectueux qui flottait sur toutes les lèvres a transmis à Son Excellence les vœux ardents que, tous, nous formions secrètement à son intention.

Une partie des Grands s'en alla, l'après-midi, goûter « en famille » à Monthey. A ce que m'a assuré l'illustre Guex-Joris, liturgiste connu et gastronome émérite, la section des Petits, assise quelque part sur la colline de Cries, a « magnifiquement mangé pour quarante centimes ». Sans le moindre soupçon de marché noir.

Une autre affaire de récupération — chez les Grands, celle-là — me paraît beaucoup moins claire. Mystérieusement, un

soir, Carnat m'a poussé du coude. J'ai dirigé vers lui mon perpétuel sourire : « Tu désires, mon enfant ? » Il s'agissait d'une histoire extrêmement ténébreuse dans sa simplicité : Aebi cherche du fil électrique, on ne sait pas bien pourquoi. Aebi cherche partout du fil électrique, et sa convoitise a découvert au dortoir l'antenne de Widmer (on a de la peine à le croire : Widmer possède des antennes !). Scientifiquement, proprement, intégralement, Aebi a subtilisé l'antenne de Widmer. Et s'il n'était pas revenu, comme tous les criminels, sur le lieu de son crime, on n'aurait jamais su que c'était lui. Moralité : tant va la cruche à l'eau...

Ce proverbe impressionnant s'applique d'ailleurs à nous tous, épuisés que nous sommes au crépuscule de ce trimestre. Nous cheminons plus lourdement, nos poitrines se creusent, mes bras sont de plus en plus ballants. « Ils » disent bien : « Plus que trois semaines ! » Mais c'est long, trois semaines... Nous sommes fatigués, la grippe accentue sa victoire et se rit de l'élasticité de notre retraite.

Mais les yeux déjà à demi clos des Lycéens et de la Rhétorique consentirent à se rouvrir tout grands à l'aimable invitation de M. le Directeur qui nous conviait au Cinéma de St-Maurice. Il s'agissait des *Hommes de demain*, un film que nous avions vu et que nous revîmes avec plaisir. La haute portée morale de cette captivante histoire conquiert M. P. B. Steinberg au point qu'il en oublia les contingences et les convenances : sa chemise pendait si effrontément derrière lui que nous en rougîmes de honte. Inutile de dire que cela gâta tout notre plaisir.

Ces messieurs les philosophes se rattrapèrent à la Saint-Thomas. Accompagnés de M. le Chne Roche, pilotés par le caporal Géroutet, ils partirent pour la capitale. J'ai demandé au plus sérieux d'entre eux, le minuscule Pilloud, s'il s'était bien amusé. « Je ne sais pas ce qu'il y a eu, m'a-t-il déclaré ; moi qui parle si peu, il paraît que j'ai prêché, le soir au salon, pendant une demi-heure. Ça devait être très bien, parce que tout le monde m'écoutait. »

Et voilà. Finir une chronique, c'est tout un problème. « Comme d'habitude... », « je vais vous quitter... » ont déjà été employés par quelques-uns de mes prédécesseurs. Que choisir ? Je crois que le plus simple serait d'omettre la fin. D'ailleurs, « dans les circonstances actuelles », et vu l'accroissement des difficultés de ravitaillement...

Roger ENZLER, Rhét.